

Après vendanges !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 2

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstien & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA DERNIÈRE SONNE!

Jusqu'au 15 janvier, nous offrons à nos abonnés les ouvrages suivants, à prix réduit : *Foyer romand*, années 1887 à 1905, à fr. 1. le vol. — *D'après nature*, par EUGÉNIE PRADEZ, fr. 1. — *Au village*, par WILKINS, fr. 1. — *Pernette*, par EDOUARD ROD, fr. 1. — *David Livingstone*, par BLAÏKIE (2 vol.), fr. 2. — *Causeries scientifiques*, par le D^r KRAFFT, fr. 2.50.

LE DÉPART POUR LE SONDERBUND

DEUX ménages voisins, celui des Bossounet et celui des Matefaim, sont en querelle. Au plus fort de la dispute, le *piquette* vient apporter l'ordre aux deux hommes d'aller à rejoindre leur corps. La guerre du Sonderbund est déclarée. Pendant que les hommes se préparent, les femmes se lamentent.

*

Suzette Matefaim (assise, à part). — Mon père, si possible, mon mari s'en va-t-il à la guerre.
Jeannette Bossounet. — Que va t-on devenir, deux méchantes femmes seules par là, sans homme pour les revenger. Si j'avais au moins un chien de garde.

Suzette. — A l'entrée de l'hiver! Moi qui ai toujours froid aux pieds. Comment vais-je faire pour me les réchauffer?

Le piquette. — Ecoutez-voir; il faut pas tant vous en donner. S'il vous faut quelqu'un, le piquette restera.

Jeannette. — Rave pour vous!

Suzette. — La belle avance! Que voulez-vous qu'on fasse du piquette?

Le piquette. — Eh! mon té! Vous faites bien les renchéries. Il y en a bien d'autres qui en feraient encore leurs belles dimanches, du piquette.

Suzette. — En fin de compte, piquette, contre qui est-ce qu'ils vont se battre nos gens?

Le piquette. — Ma foi, que voulez-vous que je vous dise?... Contre les Valaisans, les Fribourgeois.

Suzette. — Les Fribourgeois! Eh! mon té, j'en connais un, moi, de Fribourgeois, de par vers Romont. On lui a vendu une génisse, l'année passée, et il nous a invités à aller faire la bénédiction chez eux; un gaillard qui avait ma foi puissamment bonne façon. Je vous assure, ça se voyait pas qu'il était Fribourgeois. Je m'en vais lui écrire, et lui dire que s'il ne fait pas trop de mal à mon Jean-Pierre, je lui envoie un beau boutefâ au Nouvel-An.

Jeannette. — Dites-voir, Piquette. D'où ça sort-il au juste, ces Jésuites qui font déclarer la guerre, de quel pays sont-ils?

Le piquette. — Ma foi, j'en sais trop rien. où il est, le pays des Jésuites. Les Français viennent de la France, ça, on le sait; les Italiens de l'Italie, les Allemands, d'un peu partout... les Jésuites, diable le mot si je le sais. C'est

pour sûr un pays qui est pas dans la géographie.

(Les deux hommes sont rentrés. Chacun d'eux s'approche de sa femme.)

Jean-Louis Bossounet. — Ecoute-voir, Jeannette. Il te faut pas te faire tant de mauvais sang. Moi, j'ai idée que ça veut être une guerre pour rire. Pour ces gaillards, ils n'ont jamais vu des soldats du canton de Vaud. Quand ils verront comme ils sont faits, ils vont se mettre à gruler dans leurs tiulottes et à demander grâce. Si ils font les mauvais, on leur z'en assommera un ou deux pour leur apprendre à vivre... En tout cas, pendant que je serai là, tâche-voir de bien me soigner mes bêtions. Tu as le diable pour leur donner à manger pas assez chaud, cela leur vaut rien. Et pis (il continue à voix basse).

Jean-Pierre Matefaim. — Ecoute-voi, Suzette. Ma foi, quand on part pour la guerre, on peut pas savoir, des fois... Enfin quoi, si je revenais pas... Il te faudrait te remarier; avec notre train, une femme ne peut pas rester seule.

Suzette (pleurant). — J'y pensais justement.
Jean-Pierre. — Mais au moins, va pas t'en coubler au fils au syndic. Il a beau avoir de la monnaie, ça me ficherait malheur de savoir que c'est lui qui me remplace.

Suzette (sèchement). — T'inquiète pas, j'ai déjà promis à un autre.

Le piquette. — Dites-voi. Si on veut aller, ce serait d'abord le moment. Pour peu qu'on boive un verre ou deux en passant, ici et là, on veut pas être trop matin. Allons, buvons un verre à la santé du général Dufour.

Les trois hommes ensemble. — Vive le général Dufour.

Le piquette. — A présent... à la santé de la Confédération. (On remplit les verres.)

Les trois. — Vive la Confédération.

Le piquette. — A présent... à la santé du canton de Vaud.

Les trois. — Vive le canton de Vaud.

Le piquette. — A présent... à présent..., ma foi..., vive nous. Là! les bouteilles sont vides. Embrassez vos femmes, à la pincette, ou comme vous en avez l'habitude, prenez vos sacs... et en route!

Suzette (pleurant). — Eh! mon té! Si au moins mes pommes de terre étaient arrachées.

Jeannette. — Tu nous rapporteras un coucon, au moins.

Suzette. — Fais bien attention de pas avoir les pieds mouillés. Tu sais que tu t'enrhumes facilement... Et pi, soigne tes engelures.

Jeannette. — Si des fois tu trouvais à acheter de rencontre une seille à choucroute, tu sais qu'il nous en faut une...

Suzette. — Et puis, tâche de pas tant remoller les Dzozettes. Oh! je te connais, pandoure!... Mais je le saurai bien, va!

(Embrassades, adieux.)

(Les hommes vont sortir.)

Suzette. — Jean-Pierre, Jean-Pierre, écoute... tu me promets?

Jean-Pierre. — Quoi, que veux-tu encore?

Suzette. — Promets-moi... S'ils se battent, laisse-les faire... t'en mêle pas.

Rideau.

PIERRE D'ANTAN.

(Fragment de la pièce en 1 acte, représentée, en décembre, à la soirée annuelle de la Société des Jeunes Commerçants de Lausanne, et qui fut très applaudie.)

LA LETTRE AU BON-ENFANT

Au commencement de décembre — le timbre postal porte la date du 6 — une fillette a glissé dans une des boîtes de la ville, la lettre suivante qu'on vient de nous communiquer et dont l'enveloppe, non affranchie, naturellement, portait la suscription : « *Bon enfant, Lausanne. Adieu.* »

Voici cette lettre, dont nous respectons scrupuleusement et l'orthographe et la disposition :

« Chère bon-enfant sa te ferais rien de m'apporter des jouets aussi à mes frères et à mes sœurs pars-que ma maman n'a pas des gros sous. Nous sommes 6 enfants Louise émerais des bons vêtements pour l'hiver et je voudrais un petit berceau pour mettre ma poupée et des jouets. Adolphe émerais des très beaux livres avec des belles histoires. Mon petit frère qui s'appelle Albert et il a que 6 mois et il aimerais bien des jouets. Rosa aimerais une belle poupée pour s'amuser quand nous sommes le dimanche. Je m'appelle... (nous taisons les noms et l'adresse; tout ce que nous pouvons dire c'est que c'est au n° 19, au 1^{er}). Et apporte moi encore un petit arbre de Noël et nous serons tous contents et encore des bons bons pour garnir ».

« Lausanne ».

« Je te remercie beaucoup d'avance ».

« Je conte sur toi ».

« Adieu ».

*

Pauvre petite! Hélas, le Bon-Enfant n'aura sans doute pas reçu ta lettre et n'aura ainsi pas pu répondre à tes modestes désirs. A présent, il est parti. Mais le *Conteur*, aidé de quelques-unes de ses aimables lectrices, à qui nous donnerons ton adresse, pourrait peut-être suppléer le Bon-Enfant. Mieux vaut tard que jamais.

Après vendanges! — Une dame d'aujourd'hui ou de demain, qui fait de la politique, a adressé à tous les hommes marquants des parlements et du journalisme une lettre sollicitant d'eux quelques cheveux en souvenir.

Toute son ambition est de réunir dans un album, tous ces cheveux illustres, comme des autographes ou des timbres-poste.

Plusieurs de ces messieurs répondirent avec empressement à la sollicitation. Un d'entre eux, cependant, se trouva dans un cruel embarras. Son crâne était nu comme un ver.

« Désolé, madame, répondit-il, il n'y a pas mèche! »